

1. Texte vu

Lisez le texte ci-dessous, puis répondez aux questions:

PRISE DE CONSCIENCE¹

Les deux fenêtres donnant sur la rue de Thiong étaient ouvertes, tandis que celle donnant sur la rue Blanchot était croisée à cause de la réverbération du soleil. Dans le bureau syndical, cet après-midi-là, Ibra, un gras noirâtre et courtaud, les cheveux coupés ras avec des poils cendrés de chaque côté de la tête, le verbe facile, était assis sur le bord de la table et tenait le crachoir ; les autres qui partageaient le bureau avec lui l'écoutaient ; sur un banc étaient assis trois bonshommes : l'un, celui du milieu, souriait bêtement, montrant des dents corrodées par l'excès de grignotage de la noix de cola.

... J'étais chez elle, poursuivit Ibra, hier au soir. Une jeune fille comme il faut ! J'ai trouvé des petits merdeux chez elle ? Des chômeurs chroniques ! Ayant d'un coup d'œil rapide jugé à qui j'avais affaire et constaté par la même occasion que le lit la seule place digne d'un cavalier comme moi – était occupé ... (c'est pas à un vieux singe comme moi qu'on apprend à faire la grimace), j'ai dit à la fille : « Ma sœur, je m'en vais. » Elle sort pour m'accompagner. Alors je l'ai emmenée chez sa tante. Car dans la citadelle je dispose d'un atout ... Chez sa tante je lui demande : « Comment ma sœur, n'a-t-on pas fait ma commission, que je viendrai te rendre visite ? » « Si », m'a-t-elle répondu et elle enchaîna : « Mais mon frère, je ne pouvais pas les renvoyer comme ça ! On ne troque pas sans savoir avec quoi ? » J'ai compris, me suis-je dit. Je lui posai immédiatement mes conditions : « Veux-tu de ma personne ? ... Alors je ne tiens plus à rencontrer autre que moi chez toi ! Ou c'est moi, moi tout seul, ou c'est plus moi. »

- Un homme d'actes, punctua un des gars sur le banc.

Ibra flatté, bombe la poitrine, ses courtes jambes se balançaient. Il reprit, tenant à aller jusqu'au bout de son exploit de la veille au soir :

- Après des secondes d'hésitation, elle me répondit : « Si telle est ta volonté, je leur dirai de ne plus mettre les pieds ici. »
« Oui, telle est ma volonté. Maintenant tu sais qui est responsable de ta personne. Tes moindres désirs ne pouvaient être satisfaits que par moi » Sa tante nous livra sa chambre, où nous restâmes jusqu'à trois heures du matin. Les autres, je ne sais plus ce qu'ils sont devenus. Avant de quitter la maison j'ai sacrifié trois billets de cinq mille...
- Quinze mille balles ! répéta encore l'autre, et nous sommes le 19 du mois... Il y a qu'un député pour faire cela ! C'est une somme... le 19 du mois.

¹ Extrait de Sembène Ousmane, Volitaïque, Paris, Présence Africaine, 1962 (pp. 25-35)

- Je suis prêt à faire davantage pour elle.
- Ce sera comme la troisième épouse ? questionna le type aux dents malades.
- Je ne le pense pas ! Néanmoins je la trouve comme il faut.
- Jusqu'au jour où tu l'enceinteras, puis tu la plaqueras, opina le second permanent en levant son front sur Ibra.
- Nous la baptiserons, répondit Ibra avec le sourire. Ibra était l'espoir du monde ouvrier. Il avait été parmi les plus exaltés qui prirent à l'assaut de la verve, la forteresse coloniale, pour l'égalité des salaires, entre blancs et noirs... Puis au fil des ans ce fut l'Indépendance. Il avait connu les pires privations de cette époque. Son audience s'était élargie jusqu'au jour où sur une liste électorale, il se présenta député. Il fut élu (et l'était encore). Par le retour des choses, ceux qui naguère lui fermaient leur porte au nez, le recevaient : il eut une villa, une voiture, sans déboursier un sou, un compte en banque qui à dire vrai ne bénéficiait pas de beaucoup de dividendes, néanmoins de légers intérêts s'amassaient comme des heures supplémentaires qu'il effectuait en assistant à des conseils d'administration... Il passait ses vacances en France. Il avait son bureau à l'U.S... (Union syndicat.)
- Je vous salue, fit Malic en entrant. Il serra les mains qui se tendaient vers lui. Il était jeune avec un visage émacié, des yeux en fentes, un menton volontaire recouvert d'une barbichette
- Ça va chez toi ? lui demanda Ibra, toujours à la même place sur la table
- Non.
- Comment, non ?
- Comment ! répéta Malic le regard agressif. J'ai envoyé ici la semaine dernière un rapport sur notre situation. On comprime les ouvriers et l'on exige que les autres fassent des heures supplémentaires qui ne seront pas majorées... Malic se tut. Il se retourne vers l'écrivain à sa droite : celui-ci déclara vivement :
- Je lui ai remis le rapport.
- Ah ! oui, Ibra. Il est là. Bon... je vais y jeter un coup d'œil.
- Mais c'est ce soir que le patron va débaucher. Nous n'avons pas de temps à perdre. On renvoie des anciens qui ont quinze à vingt ans de boîte. Et le paiement de leur préavis est encore douteux ! Nous voulons savoir ce qu'en pense l'U.S Et tu es le responsable. Car nous avons décidé...
- Décidé quoi ? interrogea Ibra en redressant son petit cou, ses yeux fouineurs se pincèrent, toute sa physionomie plate se congestionna. J'aime pas les ultimatums, d'abord, s'écria Ibra qui se mit sur ses courtes pattes. Ta manière de parler est très prétentieuse. J'ai dirigé des mouvements avant que tu ne sois ouvrier ! si maintenant les ouvriers ont des avantages, c'est grâce à moi. Tu crois qu'il s'agit seulement de décider, comme ça ? J'ai pas vu ton papier. Je suis débordé avec cet éclatement de la Fédération (fédération du Mali...Soudan-Sénégal

- Il est dans ton tiroir... Voilà une semaine que tu as ce papier, dit Malic qui voulut passer et aller vers le tiroir. Ibra le retient et dit : Il n'y a rien à toi ici ! C'est personnel ce bureau ! certes, la situation du marché du travail ne m'est pas inconnue. Ni toi, ni moi, ni le patron nous ne sommes responsables des événements en cours. C'est l'éclatement du Mali ! La voie ferrée est coupée. Il est normal que pendant quelque temps les boîtes réduisent leur main-d'œuvre, surtout vous qui travaillez dans cette usine dont toute la marchandise est exportée vers le Soudan. Tu vois que je connais mieux que toi la situation !
- Tu insinues que la faute aux Soudanais ? toi-même, tu as envoyé une déclaration au nom de tous les ouvriers, déclaration dans laquelle, tu dis que tous les ouvriers soutiennent l'action du gouvernement. Ceci a été fait sans consulter aucun des syndicats... C'est que...
- Je vois...
- Laisse-moi finir, s'écria Malic qui se refusait à se laisser interrompre une seconde fois. (sous les fenêtres de la rue de Thiong, des ouvriers et des badauds s'attroupaient.) c'est un manque de probité dans tes fonctions. Tu avais agi de même, lors de l'Indépendance de la Guinée, pendant qu'on débauchait les ouvriers.
- Ecoute Malic ! hurla Ibra... Ecoute, ce ne sera jamais un gars du P.A.I qui me donnera des ordres ! si tu veux faire des menées subversives, tu sauras où tu es et à qui tu as affaire, Ici, tout le pays est derrière le gouvernement...
- Moi je te dis que c'est pas vrai ! ce sont les colonialistes qui dirigent le pays ! Vous êtes que des exécuteurs !
- Je n'ai rien à te dire... rien, ponctua Ibra. Ils se dévisagèrent longuement.
- Je retourne voir les travailleurs ! vous êtes tous témoins, déclara Malic avant de sortir. Quelques minutes après, Ibra sortit à son tour. Sa «403» noire l'attendaient. Il se

fit conduire au ministère du Travail ; puis on vit la « 403 », route de Bel-Air. Dans la cour de l'usine, les ouvriers s'étaient rassemblés. Ibra conversa avec le directeur de l'usine. Lorsqu'il ressortit, il ne s'expliqua pas avec les hommes, seulement il leur fixa rendez-vous pour le demain après-midi, à l'U.S.

Rentré chez lui - une villa richement meublée, avec trois climatiseurs, clôturée d'une haie vive - il réfléchit aux avantages matériels qu'il avait acquis, fit l'inventaire de son avoir : trois maisons de rapport, deux taxis, sa satiété quotidienne. A mesure qu'il développait ses réflexions, il comprenait que rien ne le liait maintenant à la société des besogneux.

Le lendemain à 3 heures, une cinquantaine d'hommes se réunissaient dans la cour de l'U.S. Ibra accompagné du ministre du Travail et du Plan, du directeur de l'usine et de quelques officiels, disait :

- Hier, j'ai vu votre directeur. Il a été très aimable avec moi. Nous sommes tombés d'accord sur de nombreux points. Je sais que c'est pénible pour un père de famille d'être sans

travail. Mais il faut savoir que votre directeur n'est pas responsable de la situation actuelle... qui nous tient tous à cœur. L'éclatement de la fédération du Mali a des conséquences très pénibles pour nous tous. Vous avez entendu ce qu'a dit l'autre jour le président de la République sur la situation... Bref ! Le ministre du travail ici présent prend l'engagement devant vous, que vous serez réintégrés dès que la situation se normalisera. D'autre part, vos préavis seront dûment réglés. Ne soyez pas et n'écoutez pas les ennemis de la nation, ces bonimenteurs publics qui disent que la situation actuelle est une carence de l'équipe gouvernementale. Nous sommes indépendants... aussi indépendants que tous les autres pays ! nous ne voulons pas chez nous d'un nouveau colonialisme de couleur, plus cruel, plus abject que l'autre.

- Un mot avant de finir ! Malic a été un mauvais délégué. Il devait me fournir à moi et au conseil syndical, un rapport mensuel. Nous sommes sûrs le ministre et moi, qu'avertis à temps, nous aurions pu atténuer le nombre des sans-travail... Mais voilà...

- a. Donnez le plan du texte en 10 mots (10 points)
- b. Rédigez le résumé du texte en 10 lignes maximum (10 points)

2. Texte non vu (10 points): lisez le texte ci-dessous, ensuite répondez aux questions.

LE CRÉDIT : UN CASSE-TÊTE GABONAIS, écrit par Omer Ntougou (2016)

Obiang et Ngadi sont en pleine conversation dans un bar. Ngadi a besoin d'argent pour investir.

NGADI : — Typo, j'ai besoin de trois millions de francs CFA.

OBIANG : — Ah oui ? Tu veux faire quoi avec cet argent ?

NGADI : — Je veux finir ma maison. Et là, j'ai la corde au cou. La banque me refuse le crédit et je ne sais plus quoi faire. Je vais demander un prêt à mes parents et amis.

OBIANG : — Tu es fou ou quoi ?

NGADI : — Comment ça ?

OBIANG : — Il va te falloir une autre stratégie.

NGADI : — Pourquoi ?

OBIANG : — Attendons Mouss. Tu verras. C'est le spécialiste des stratégies.

Dix minutes plus tard, Mouss arrive. Les deux compères lui expliquent le problème de Ngadi.

MOUSS : — Mon petit, tu es hors de la plaque. Au Gabon, les parents et amis ne prêtent pas de l'argent à qui veut construire une maison !

NGADI : — Ah bon ?

MOUSS : — Non, petit. Si tu veux qu'on te prête de l'argent, raconte que tu te maries, ou que tu as perdu un parent.

NGADI : — Hein ?

MOUSS : — Petit, si tu perds un parent, les patrons et les collègues au bureau font une cotisation. Tu peux récolter deux millions. Si tu te maries, maintenant on met une urne. Tu peux récolter trois millions. Alors on va mettre en place une stratégie pour que tu récoltes cinq millions !

NGADI : — Mais je suis déjà marié et je n'ai perdu personne !

MOUSS : — Peu importe, typo. Ce pays fonctionne à l'envers. Plus le mensonge est gros, mieux il passe. Par exemple, tu es fonctionnaire : tu as demandé un crédit au Trésor Public ?

NGADI : — Impossible ! Le Trésor Public ne donne pas ce type de crédit !

MOUSS : — Eh bien petit, tu te goures ! Si je te fais une fausse facture comme quoi je te vends mon véhicule à huit millions, tu amènes ça au Trésor, tu auras un crédit ! L'argent va tomber dans ton compte, mon gars !

NGADI : — Ah oui ?

MOUSS : — Oui, petit. Si tu veux un crédit de la Banque Générale, faut que ça soit des choses périssables : télé, mobilier, voiture, etc. Le durable n'intéresse pas. Pourquoi les gens font des tontines, hein ? Parce que le système officiel refuse de nous rendre financièrement indépendants, typo !

NGADI : — C'est vrai, dis donc ! Même Banque du Gabon fait maintenant des crédits-tontines qu'ils appellent Kimi !

MOUSS : — Donc, tu as besoin de combien ?

NGADI : — Trois millions.

MOUSS : — Alors voici la stratégie : on va télécharger la photo d'un paumé sur Internet, et demain on va publier un communiqué dans l'Union (un des journaux gabonais) avec la photo, comme quoi tu as perdu un parent. L'enterrement a lieu à Libreville (la capitale du Gabon) après-demain. Tu remercies tes connaissances pour toute contribution matérielle, financière ou morale. Tu verras. Demain toute la journée, les gens vont t'appeler pour te souhaiter leurs condoléances et certains vont te dire de passer prendre leur contribution.

NGADI : — Tu es sûr ?

MOUSS : — C'est pas fini. On va écrire des lettres aux députés, sénateur, ministre et maire de ton bled. Tu viens d'un coin puissant, mon gars, on va en profiter. Comme les (élections) locales arrivent, ils vont se sentir obligés. Et ils vont mettre la main à la poche. Tu vas t'en tirer avec au moins dix millions.

NGADI : — Mais quand ils vont se rendre compte de la supercherie ?

MOUSS : — Il sera trop tard. Qui va s'occuper de ça ? Le vieux disait : « Le chien aboie, la caravane passe ! » Ils vont passer à autre chose. L'Union, c'est une puissance de conviction, mon gars.

OBIANG : — Les gars, comme je vous dis souvent, y a que dans la biboche qu'on trouve de vraies solutions ! Alors, on reprend une tournée !

Vocabulaire :

1. La tontine est une association collective d'épargne, qui réunit des épargnants pour investir en commun dans un actif financier ou d'un bien dont la propriété revient à une partie seulement des souscripteurs.
2. La biboche : la bière

Questions :

- a. Où se trouvent les deux amis ? (2 points)
 - b. Qui se joint à eux ? (1 point)
 - c. De quoi Ngadi a-t-il besoin ? (1 point)
 - d. Que veut-il faire avec cet argent ? (1 point)
 - e. Est-ce que la stratégie du prêt va marcher ? Pourquoi ou pourquoi pas ? (3 points)
 - f. Quelle est la stratégie proposée par Mouss ? (4 points)
 - g. Est-ce qu'il existe des associations semblables aux tontines en Eswatini ? Si oui, comment les appelle-t-on ? (3 points)
 - h. Est-ce que cette scène est possible en Eswatini ? Pourquoi ou pourquoi pas ? (5 points)
3. Pour vous, qu'est-ce que la littérature ? Rédigez un texte de 20 lignes dans lequel vous exprimez votre opinion en vous appuyant sur les/en donnant des exemples venus des textes que nous avons lus cette année. (20 points)